





**Diane DUANER**

# **UNE ÂME ÉMIGRÉE**

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-9622-2

© Diane Duaner

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

# AVANT-PROPOS

*À mes petits-enfants, pour qu'ils n'oublient pas leurs  
ancêtres venus de Pologne, humbles et dignes.*

L'auteur

*« Les yeux sont aveugles,  
il faut chercher avec le cœur ».*

Antoine de Saint-Exupéry

*« Le nationalisme, c'est la haine des autres,  
le patriotisme c'est l'amour des siens ».*

Romain Gary



## PROLOGUE

22 NOVEMBRE 2022

Les feuilles mortes errent dans les allées du cimetière désert. Le beau temps du matin a fait place à un ciel assombri de nuages et le vent s'est levé. Un vent d'est, annonciateur de l'hiver, balaie les pétales de chrysanthèmes fanés de la Toussaint. Les rafales redoublent comme si elles voulaient emporter les âmes dans leur danse effrénée.

Au bout de l'allée, on aperçoit la tombe d'assez loin, grâce à son seul ornement, un ange de pierre blanche qui dépasse des autres sépultures. Un ange qui rappelle qu'avec elle repose un tout petit bébé, son enfant premier-né mort à trois mois pendant la guerre.

Me voici devant sa dernière demeure. Elle me regarde d'un air grave sur sa photo fixée sous l'ange.

Ci-gît une âme émigrée... Les gens qu'on dit obscurs ont aussi une histoire...

Pourquoi suis-je venue si rarement devant sa tombe depuis un demi-siècle qu'elle repose dans cette modeste ville ? La distance est un mauvais prétexte. Depuis Paris où je vis, c'est juste à une heure de train. Pourtant, il n'y a pas un jour, peut-être même pas une heure, où je n'ai pensé à elle. Toujours elle réapparaissait dans mon esprit, m'apportant comme une caresse de souffle provenant de ce pays qu'elle n'avait jamais pu ni voulu oublier.

Que deviennent les âmes émigrées comme elle ? Somnolent-elles à jamais dans l'ataraxie ? Voguent-elles au contraire au gré du vent, entre leurs deux pays, celui de l'accueil où elles reposent et celui où elles sont nées ?

Une âme exilée, elle le fut toute son existence. Depuis le jour où elle avait laissé son village, sa petite église, sa famille et ses amis pour prendre le train vers cette France qu'elle ne connaissait que de nom.

Le *żal*, si polonais, elle l'emportait de là-bas tel un charme. Cet état d'âme nostalgique où se mêlent mélancolie, déchirures et sérénité, sans cesse la ramenait à sa terre, l'enveloppait, tantôt venant des soubassements de son être, tantôt diffusé par les souffles de l'air, d'un paysage, et plus souvent encore, diffusé par les méandres d'une musique, s'exhalant des murmures d'un piano ou du chant plaintif d'un violon.



# CHAPITRE I

## LE ŻAL

MARS 1929

**Ż***al*, trois lettres pour un mot énigmatique, désignant le voile diaphane et insaisissable qui s'envole d'une mélodie, d'un horizon ou d'un instant, saisit les êtres au plus profond de leurs émotions avant de disparaître pour mieux revenir. À la fin d'un des concerts fameux donnés à Paris en 1841 par Chopin, l'un de ses admirateurs, le marquis de Custine, s'était écrié : « *Ce n'est pas du piano que vous jouez, c'est de l'âme !* »

De l'âme... Le *żal* monte des tréfonds de l'âme, parfois assoupi ou caché, mais il est là, omniprésent. Chopin, suprême chantre de la polonité, a élevé son *żal* au niveau du sublime pour en faire l'incarnation de ce sentiment si polonais. Par ses doigts magiques, il en a

fait ressortir l'incommensurable charme. Par lui, chaque mélomane écoutant ses Polonaises comme ses Préludes ou ses Nocturnes les plus subtils, est appelé à communier dans cette même divine nostalgie, qui, de polonaise, est devenue universelle.

Son *żal* à elle la quittait rarement. Pourtant, elle riait et chantait souvent, comprenant qu'il faut rire pour ne pas pleurer. Son *żal* était autant douceur que douleur.

Elle savait bien que les émigrés qui l'entouraient ressentaient ce sentiment étrange, même s'ils ne voulaient pas le laisser transparaître.

Et ceux qui remplissaient ce long train haletant et soufflant une fumée noire, qui était parti de l'Est de la Pologne, pour les acheminer vers un coin inconnu de France, connaissaient - ô combien ! - ce sentiment. Humbles parmi les humbles, ils vivaient dans les villages de cette région de la Pologne orientale particulièrement paupérisée à la suite des invasions russes et des destructions germaniques. Certains portaient comme elle de lourds cabas et des baluchons. Quelques saisonniers possédaient de vraies valises, qu'ils avaient déjà utilisées pour aller travailler aux récoltes en Allemagne, afin de ramener quelques marks. Mais pour la plupart, ils n'avaient jamais pris le train.

Beaucoup des passagers allaient être dirigés vers les mines du nord de la France. Ceux-là n'ignoraient pas que le travail serait dur, aussi dur que la vie de labeur

qu'ils avaient connue toute leur enfance rurale remplie de corvées. Et ils pressentaient que ce serait peut-être même pire car à la place des champs balayés par les vents, c'est au fond de la terre qu'ils seraient attelés du matin au soir, courbés, respirant mal l'air chargé de poussière de charbon. Dans leur future vie, ils ne verraient guère le ciel. La rumeur disait aussi qu'on y mourait jeune, malade des poumons.

Mais ils faisaient contre mauvaise fortune bon cœur. L'organisme officiel qui les avait enrôlés leur avait dit et redit l'hécatombe subie par la France, les millions de morts, jeunes soldats sacrifiés dans les tranchées à Verdun. La France avait besoin de toute cette main d'œuvre polonaise pour remplacer les millions de jeunes travailleurs qui ne reviendraient jamais plus. La terrible guerre mondiale, qui s'était déchaînée durant plus de quatre ans, avait profondément marqué la société française, saignant à blanc certaines régions. Le bilan humain était terrible : les disparus représentaient au moins dix pour cent de la population active masculine à laquelle s'ajoutait plus d'un million d'invalides, touchant et décimant les classes les plus jeunes.

Il fallait refaire marcher les mines, les usines, les exploitations agricoles. Aussi dès la fin de la Première Guerre mondiale, en 1919, la France avait-elle conclu avec la Pologne une convention d'émigration. Et c'est par centaines de milliers que des paysans pauvres

avaient signé alors un contrat pour venir travailler dans les mines, les fabriques et les champs.

Ces immigrés avaient tous conscience du rôle utile qui pesait sur leurs épaules et ils se sentaient gonflés de courage, prêts à répondre de toutes leurs forces à ce qu'on attendait d'eux. Puisque les autorités de Paris avaient songé à avoir recours à eux, Polonais réputés résistants aux durs labeurs, puisque la France avait besoin de bras jeunes et endurants comme les leurs, ils sauraient répondre à leur attente.

Tous ces jeunes, dans leur candeur, étaient contents et fiers de pouvoir aider ce pays qu'ils aimaient sans jamais l'avoir vu. On disait qu'il faisait bon y vivre, cela ce n'était probablement pas pour eux. Mais ils y gagneraient de quoi vivre, ce que la Pologne ne pouvait même plus leur offrir. Cela faisait plus d'un siècle que leur pays était exsangue. Et puis pas un d'entre eux qui ne doutât que ce n'était qu'un au revoir à la patrie, à leur famille. Ils reviendraient, bien sûr, avec un petit peu d'argent, retrouveraient leur village et leur église. Et si quelques-uns d'entre eux essayaient discrètement des larmes, les autres les réconfortaient aussitôt. Allons, un Polonais se doit d'être courageux, et digne, comme l'avaient été les ancêtres.

Quand ils reviendraient, alors... Ah, quand ils reviendraient, quand ils se réinstalleraient au village...

Comme eux, Youlka ne voulait penser qu'aux jours bénis du retour. Elle se persuadait qu'elle ne resterait que deux années, comme son contrat le stipulait, attelée à un travail d'ouvrière agricole dans une ferme au milieu de la Champagne. Deux années, cela passerait vite. Alors elle ramènerait un pécule qui aiderait enfin sa famille restée au village. Elle avait vu une affiche un jour, dans le village où elle gardait les oies, un avis engageant la jeunesse de Pologne à partir pour la France. Elle en avait parlé à Apolonia, sa mère, qui n'avait pas approuvé du tout son départ. C'était la première fois qu'elle passait outre un avis de sa chère maman, toutes les deux en avaient bien du chagrin mais Youlka était déterminée comme jamais à se lancer dans cette aventure. Apolonia ne lui en voudrait plus quand elle la verrait revenir avec une coquette somme d'argent qui lui permettrait d'élever au prix de moins d'efforts tous ses autres enfants.

Le voyage cependant lui semblait interminable. Toute cette Allemagne à traverser. Les souvenirs de la sanglante guerre étaient encore dans tous les esprits, donnant un sentiment de malaise rien qu'à entendre les militaires grimpés par intermittences dans leurs wagons, lançant leurs ordres en allemand, leurs voix qui claquaient comme des coups de fouet, réclamant sèchement de sortir les papiers d'identité pour les contrôler. Quand verraient-ils le bout de leur pérégrination ?

Enfin, des contrôles fort longs immobilisèrent le train au matin du troisième jour, dans la clarté blafarde de l'aube. Alors qu'ils somnolaient encore, le cri, lancé d'un wagon voisin, retentit : « Francja ! » Tous s'étaient précipités aux fenêtres, en répétant avec émotion :

« La France ! Enfin ! La France ! »

Il y avait bien de la magie dans ce mot... On riait, on pleurait, on ne savait plus. Soudain on ne sentait plus la fatigue du long voyage. La France était là, ils interrogeaient ces paysages agricoles qui ressemblaient à ceux qu'ils avaient quittés, en moins boisés. Et pourtant, ils leur conféraient un je-ne-sais-quoi d'enchanté, ils y voyaient l'incarnation de l'espoir.

Tous les yeux scrutaient l'horizon plat s'étendant dans la brume fraîche de cette fin d'hiver. Comme s'ils allaient apercevoir au loin les silhouettes de ces personnages que même les plus illettrés d'entre eux connaissaient au moins de nom : l'éminent Victor Hugo, contemporain parisien de leurs icônes Chopin et Mickiewicz, ou bien, sur son cheval, ce Napoléon, qu'ils adulaient encore parce qu'il avait, il y a un siècle, eu à cœur de ressusciter un embryon de Pologne en fondant un éphémère Duché de Varsovie à la barbe du tsar russe. Et aussi celle qui était leur fierté à tous, cette Varsovienne, Marie Sklodowska, devenue l'épouse du savant Curie, qui avait, quelques années avant eux, quitté la Pologne pour étudier à Paris et qui, depuis, continuait de faire parler d'elle par ses découvertes

spectaculaires en physique, et tout récemment par son dévouement pour aider à soigner les blessés de la guerre.

Ou bien celui dont l'un des passagers avait entendu parler : un certain lieutenant De Gaulle, ami et soutien du maréchal Pilsudski. Ce Français était venu à Varsovie quelques années auparavant, en 1920, alors que l'odieux Staline avait menacé à nouveau la Pologne qui venait juste de recouvrer son indépendance, et il avait aidé les Polonais à se défendre contre cette ultime attaque russe. Cela ne s'oublie pas...

Youlka, quant à elle, avait à l'esprit Sainte-Thérèse, sa sainte préférée, une carmélite qui, dans un lieu très à l'ouest appelé Lisieux, avait laissé sa trace sacrée et qu'elle avait l'habitude de prier dans les pires moments et aussi dans les meilleurs.

Ces contrôleurs portant l'uniforme français leur avaient paru remplis de sympathie, même s'ils s'exaspéraient un peu de n'obtenir aucune réponse quand ils posaient des questions plus précises sur leur destination, tous ces étrangers ne comprenant visiblement rien ou pas grand-chose. La plupart d'entre eux ne parlaient pas un mot de la langue française. Les quelques traducteurs ne savaient où donner de la tête. Mais toutes les formalités prirent fin par des sourires chaleureux auxquels répondaient les sourires amusés des fonctionnaires français. Les contrôles s'étaient achevés, laissant le train redémarrer. Tous les

documents étaient apparus en ordre. Chacun avait pu montrer un contrat de travail en bonne et due forme, chacun pouvait justifier, à l'issue du trajet, comme le règlement l'exigeait, d'un logis assuré par le futur employeur. Enfin tout était en ordre.

Quand le train reprit sa course, les passagers étaient moins nombreux cependant. Les organisateurs avaient formé les groupes pendant le passage de la frontière. Ceux qui étaient destinés au bassin houiller du Nord, ainsi que ceux qui allaient vers les fermes de Picardie étaient descendus pour être acheminés aussitôt après par un autre train.

Restaient les passagers dont la destination était précisément cette région de l'Est, ceux qui seraient mis au labeur dans les mines d'extraction du fer de Lorraine auxquels s'ajoutaient les femmes, celles destinées à être filles de ferme en Champagne. C'était dans cette catégorie que Youlka était classée.

Après quelques heures encore à rouler, l'accompagnateur entra dans le compartiment pour la prévenir qu'elle allait descendre au prochain arrêt du train. Une soudaine inquiétude s'emparait d'elle. Qu'est-ce qui l'attendait à son arrivée ? Comment pourrait-elle communiquer avec le fermier son patron ? Elle réalisait maintenant avec angoisse le gouffre que représentait l'absence du moindre vocabulaire.



En Pologne, seules les quelques familles d'aristocrates et de bourgeois pouvaient bénéficier de la chance suprême d'apprendre le français. Elle, dans son enfance qui ressemblait plus à celle de Cosette qu'à celle de Sissi, elle avait pu aller en tout et pour tout six mois à l'école. Dans cette partie de la Pologne qui était sous domination autrichienne depuis le partage du pays en trois, l'empereur François-Joseph, attentif à ce que ses sujets ne soient pas considérés comme analphabètes, avait imposé ce minimum d'instruction aux populations de la Galicie placées sous son autorité et elle lui en était reconnaissante. Grâce à ces quelques mois d'école, elle avait pu apprendre à lire et écrire au moins en polonais. Elle venait de constater pendant ce trajet que certains de ses compatriotes, qui venaient de la partie la plus orientale, sous domination russe, ne savaient aucunement lire et écrire, même pas dans leur propre langue.

En même temps que le polonais, l'école lui avait fait acquérir quelques rares mots en allemand. Cependant, elle savait qu'ils ne lui seraient pas utiles, sentant bien qu'il serait incongru d'essayer de s'exprimer en langue germanique, ce qui aurait juste risqué d'indisposer contre elle ces paysans chez lesquels elle allait vivre. Sans nul doute, ils avaient, tout comme les Polonais, grandement souffert de cette guerre apocalyptique qui s'était terminée il y avait à peine dix ans. Les plaies d'un tel conflit étaient, ici comme là-bas, forcément encore béantes.

Ils n'étaient qu'une petite poignée à descendre dans cette gare champenoise.

Les rares hommes descendus en même temps, plus dégourdis qu'elle, n'avaient pas tardé à repérer on ne sait comment leur futur patron parmi les paysans attendant à la sortie du bâtiment de la gare et ils avaient disparu.

Elle était restée seule, un peu hagarde, portant avec peine son cabas. Il tombait une légère pluie mêlée au brouillard givrant. Dans cette atmosphère quasi-irréelle se dessinait la silhouette d'un paysan resté sur son attelage tiré par un cheval gris comme le temps. Elle s'approcha craintivement en lui présentant la feuille de papier sur laquelle étaient inscrits son propre nom et celui du patron.

Comme elle s'était exercée maintes fois à lire et prononcer ce nom, elle dit d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre ferme :

- Mossieu Piersonne ?

- Hein ? répondit l'homme en écarquillant les yeux. Ah oui, c'est ça, Ernest Pierson... On y va !

Ce furent les seules paroles qu'il prononça. Il lui fit signe de grimper dans la carriole, sans l'aider ni à monter ni à soulever son lourd bagage.

Et ils partirent vers un chemin boueux de campagne. Le paysan était toujours muet. C'était un homme qui pouvait avoir trente-cinq ans, très sec, coiffé d'une

casquette, vêtu d'un bleu de travail et d'une veste élimée en velours côtelé brun. Son visage buriné était fermé. Après lui avoir jeté un regard furtif, il semblait avoir oublié jusqu'à sa présence.

On n'entendait que le pas lourd des sabots du cheval. La campagne s'étendait, déserte et détrempée. Aucun village, aucune habitation n'apparaissait le long de la route. Dans quel bout du monde était-elle arrivée ? Ils déambulèrent ainsi pendant plus d'une demi-heure avant d'atteindre un village encore endormi. Le fermier arrêta l'attelage et sauta à terre. Elle descendit à son tour de la charrette en attrapant son sac et son baluchon et regarda avec curiosité le bâtiment où elle allait vivre. Ses murs de crépis grisâtre lui mirent aussitôt en mémoire les izbas en bois colorées de son ancienne vie. Elle soupira. Un chien accourait dans la cour, l'air menaçant. Elle n'était pas habituée aux chiens, là-bas, autour des izbas, on ne rencontrait que des chats.

Toujours sans un mot, le fermier ouvrit la porte de l'habitation et elle entra sur ses talons dans une cuisine aux murs noircis. Sur la table de bois usé, sans nappe, il y avait un gros pain. Une femme leur tournait le dos, elle donnait à boire du lait à un bébé.

Youlka se tint à l'entrée de la pièce, embarrassée, murmurant un salut. La femme parut indifférente, ne dit mot et reprit son occupation avec le bébé. Après avoir grommelé quelques paroles à son épouse, le

fermier coupa un petit quignon de pain qu'il posa devant la nouvelle venue sans l'inviter à s'asseoir. Il rajouta un morceau de fromage si dur et malodorant qu'elle faillit le recracher. Déjà l'homme ressortait en lui faisant signe de le suivre. Il la fit entrer dans un local latéral, exigü, qui ressemblait à une annexe de stockage de matériel ou de légumes. Il y faisait froid et sombre. Un couchage sommaire se trouvait dans un coin, contre le mur lézardé dont la chaux s'était écaillée, ainsi qu'une chaise bancal et une table. Elle comprit que ce serait sa chambre, déposa son cabas sur le sol de terre battue et suivit le patron qui déjà l'appelait au-dehors. Il avait dû retenir son prénom indiqué sur les documents officiels car il savait quel en était l'équivalent en français :

- Allez la Julia ! Au travail ! prononça-t-il sèchement.

Ainsi se passa sa première journée, au travail dès le premier quart d'heure sans lui laisser le temps de se reposer de son interminable périple depuis la Pologne.

Mais, dans la force et l'enthousiasme de ses vingt ans, elle pouvait résister à la fatigue.

Désormais, toutes les journées se ressemblaient : à la première lueur du jour, le coq poussait son cri et la réveillait. Alors elle s'habillait promptement pour courir d'une corvée vers une autre, depuis l'aube jusqu'à la nuit tombée, dans les champs, dans l'étable et à l'écurie. En soirée, travail domestique, faire la

lessive et la vaisselle, tout nettoyer, vider les seaux. Servir, servir sans qu'un seul sourire vienne la remercier de sa peine... Une vie de bête de somme. Une inconsolable tristesse enveloppait cette campagne dont suintait l'amertume. Même le chant de quelques oiseaux y avait un son lugubre. C'étaient les croassements des corneilles. Le vent gémissait au-dessus de l'étable et du poulailler dont la toiture s'affaissait.

Les tas de fumier dans la cour, sur lesquels se promenait le coq, dégageaient une odeur suffocante.

La nourriture était si restreinte que toute la journée, la faim la tenaillait. Et quand elle fermait les yeux, dansaient devant elle les saucissons variés de son village natal, parsemant, les jours de Pâques, les nappes multicolores. À table, le fermier et son épouse ne mangeaient guère plus qu'elle, peut-être un peu plus de beurre sur leur pain et une louche de soupe en plus.

Les repas se résumaient à la soupe, plat unique, qui souvent consistait en un morceau de pain sec, dur et rassis, trempé dans de l'eau salée qu'elle avalait, assise sur un tabouret. Rarement, elle pouvait apaiser sa faim en rajoutant des gruaux d'avoine.

Elle offrit de confectionner des galettes de pommes de terre comme elle en avait l'habitude en Pologne, mais le fermier refusa catégoriquement. Les pommes de terre étaient rationnées, tout comme les œufs, qu'on ne mangeait guère car ils pouvaient être vendus. Quant

au pain, sa confection était la seule activité dévolue à l'épouse, en plus de nourrir le bébé. Le patron surveillait jalousement le pain gardé dans une armoire fermée. Ce pain aigre où la fermière, qui semblait avoir une très mauvaise vue, avait laissé des bouts de paille, était fait d'orge et de son, mal pétri, de consistance lourde et pâteuse et moisissait facilement.

Dans le réduit qui lui servait de chambre, l'obscurité régnait, hormis le moment où elle se couchait dans la lueur tremblante d'une bougie dégageant fumée et odeur âcre. Une vieille lampe à huile suspendue à un crochet diffusait un rai de lumière dans l'écurie, seulement durant les mois de longues nuits. Le fermier la retira dès la mi-mars. Elle entendait partout les souris et les rats. Il lui semblait que sa couche regorgeait de parasites et de poussière. Elle voyait des scolopendres courir sur les murs lézardés et d'autres vermines sur le sol de terre battue. Aussi se couvrait-elle la chevelure entièrement dans un foulard serré, la nuit comme le jour.

Quant au bébé, elle le voyait très peu, il dormait dans la chambre des parents, pleurait rarement. Il lui faisait pitié. Pâle et morne, il paraissait, à l'image de ses parents, un genre de zombi à demi-éteint. Elle pensa avec amertume qu'elle avait quitté la pauvreté de son village de Pologne pour trouver ici la misère et la faim. De surcroît, qu'elle avait laissé un monde en couleurs pour entrer dans un autre en noir et gris.

Dès le jour de son arrivée un autre homme était venu se mettre à la table avec eux. Un septuagénaire, prénommé Colas ou Colin, elle n'avait pas bien compris. C'était le père de la fermière. Il somnolait tous les après-midis sur sa chaise collée contre le poêle. Il ne parlait pas plus que les deux autres.

Elle comprit vite que cet entourage de muets ne serait guère propice à lui apprendre la langue française. Seules les rares paroles que la fermière prononçait quand elle faisait manger et dormir son enfant, lui avaient procuré quelques mots de vocabulaire basique. Le patron, quant à lui, ne savait s'exprimer qu'en se déchaînant, de temps à autre, animé d'une soudaine colère contre ses vaches et son cheval. Le ton était si violent qu'elle en avait la chair de poule. De sa bouche, elle ne pouvait apprendre que des jurons.

Le soir, lorsque Youlka terminait enfin sa journée de corvées et entraînait dans son réduit pour s'y allonger, épuisée, à plusieurs reprises elle avait vu la porte s'entrouvrir et le vieux Colas entrer sans mot dire. Alors qu'elle le dévisageait, sidérée, il s'était approché d'elle et avait tenté de toucher sa poitrine, ses gestes devenant de plus en plus déplacés. À chaque fois, elle était parvenue à se dégager de ses étreintes et le rejeter hors de la pièce. Avant de s'endormir, elle avançait la table et la chaise devant la porte de crainte qu'il ne vienne la surprendre dans son sommeil. Au bout de quelques semaines, comme il ne s'apaisait pas, elle décida de signaler ce comportement au patron et lui

exprimer par gestes son indignation. Le fermier fit un signe affirmatif indiquant qu'il avait compris ce qui se passait.

Sans faire de commentaires, il attrapa son beau-père par le collet dans un coin de cuisine et lui passa un savon. Elle ne comprit pas un mot mais le ton très vif et les gestes nerveux ne laissaient pas de doute sur la réprimande qu'il infligeait au vieux. Ce dernier fixait le sol d'un air renfrogné et s'esquiva bien vite en haussant les épaules. Quant à la fermière qui donnait à manger au bébé, pas un mot ne sortit de ses lèvres, pas la moindre réaction sur son visage qui reflétait la même indifférence.

Les semaines se succédaient sans que rien ne change. Une fois ou deux, elle avait fait le tour de ce village qui s'appelait Chantecoq. C'étaient les rares moments où le fermier était absent pour emmener en grognant sa femme et l'enfant chez le médecin ou, parfois, il lui fallait aller chez le forgeron, en pestant plus encore car il était contraint de faire réparer le cerclage métallique du soc de la charrue. Craignant de rester seule avec le beau-père, elle s'esquivait rapidement, revenait juste avant leur retour et redoublait ensuite de vitesse pour accomplir le labeur interrompu. Elle allait d'un pas rapide découvrir les quelques rues alentour, bordées de fermes un peu délabrées, incolores, en tout point semblables à celle de ses patrons. Elle ne rencontrait en général personne dans ce village-fantôme, seuls les rideaux des quelques fenêtres bougeaient, témoins